

III

De Florenville aux ruines de l'Abbaye d'Orval.

Les ruines d'Orval.

Villers-devant-Orval et son cimetière franc.



En réalité, la visite d'Orval nous écarte assez notablement de la vallée de la Semois, but du présent volume, mais il ne nous serait pas permis de passer ici sous silence les impressionnants vestiges du passé qui se trouvent à quelques kilomètres de Florenville.

Deux itinéraires différents se présentent à nous lorsque nous partons de Florenville pour nous diriger vers les célèbres ruines de l'abbaye d'Orval. L'un, par la grand'route d'Aubange, peut s'effectuer soit à pied soit en voiture, l'autre, par de délicieux vallons, ne peut être parcouru que par le piéton.

Nous nous engageons dans cette dernière voie en prenant d'abord la grand'route de Chassepierre, que nous abandonnons presque immédiatement pour enfiler une autre grand'route qui vient se greffer à gauche de la première. A quelques centaines de mètres plus loin, nous descendons, par la gauche, dans un ravin qui commence à se dessiner. A partir de ce moment, le sentier que nous suivons s'insinue constamment dans

les fonds dominés par des versants d'abord peu élevés, dénudés et même bouleversés par des essais de carrière. Mais bientôt on dépasse cet aspect dévasté pour continuer à descendre le vallon dont le caractère devient de plus en plus gracieux et dont les montagnes gagnent progressivement en hauteur à mesure que l'on s'avance.

Les versants commencent à se couvrir d'une belle parure boisée et dans l'échancrure de cette gorge assez étroite court, sur un verdoyant tapis gazonné, un sentier dont les abords sont enveloppés d'une délicieuse fraîcheur. Cette voie est plantée, de chaque côté, de jeunes sapins en pyramides piqués çà et là plus ou moins irrégulièrement au fond du ravin. La note sombre que jettent ces arbres parmi les côtes revêtues d'une végétation variée produit un contraste des plus flatteurs pour la vue.

L'attention ne tarde pas à être attirée par de petites constructions circulaires et à toitures pointues qui sont établies soit sur les pentes des montagnes soit au bord du chemin. Elles abritent les appareils nécessaires à l'adduction d'eau au village de Florenville. Depuis 1880, trois béliers hydrauliques, qui ont été posés par M. Bollée, ingénieur au Mans, foulent, par une conduite ascensionnelle en fonte et sur une distance de douze cents mètres, les eaux dans un réservoir de six cents mètres cubes qui existe sur le plateau à l'altitude de 365 mètres.

Après avoir descendu ce joli vallon sur environ deux kilomètres, la gorge ne tarde pas à s'élargir et c'est par une belle et moelleuse prairie, dominée par de hautes montagnes, que l'on débouche en face du village français de Williers.

Cette petite localité frontière est admirablement

campée sur un promontoire montagneux qui est bordé de notre côté par le ruisseau de Williers. Ce devait être autrefois un excellent poste de défense. A cause de sa proximité de la grande voie romaine de Reims à Trèves, tout porte à croire que ce point stratégique fut jadis l'emplacement d'un camp fortifié. Vues d'ici, les maisonnettes de ce village, comme le clocher de sa petite église, qui se silhouettent sur la voûte céleste produisent une agréable impression.

Le fond de Williers, parcouru par le ruisseau du même nom, est constitué de belles prairies très fortement détrempées d'eau. Nous continuons à descendre le ruisseau jusqu'à une scierie que nous allons rencontrer et d'où la vue porte au loin sur les prés par l'échancrure élargie du vallon.

A proximité de la scierie, au lieu dit « Chameleux », des fouilles exécutées par la Société d'Archéologie de Bruxelles, sous la direction de MM. le B^{on} A. de Loë et J. Carly, mirent au jour une construction datant de l'époque romaine, caractérisée par une très minime quantité d'objets qui y furent trouvés. Ces archéologues pensent que, si l'on en juge d'après la grande abondance de monnaies divisionnaires en bronze — devant servir d'offrande — qui y furent recueillies et par la présence de quatre fortes colonnes qu'ils reconnurent, ce devait être là, selon toute probabilité, l'emplacement d'une sorte de temple.

Un chemin nous conduit bientôt au débouché du ravin où se remarque, à quelques pas en amont, le moulin des Chartreux. Si l'on remontait ce ravin, également boisé mais moins joli que le précédent qui nous a conduit en vue de Williers, on rattraperait la grand'route de Florenville aux ruines d'Orval. Au lieu de tourner à gauche, nous continuerons, de préfé-

rence, à longer la frontière française par le chemin d'en face, c'est-à-dire par le vallon de Williers et, après environ une heure de marche, nous déboucherons tout près d'Orval. Là, derrière une assez vaste nappe d'eau, s'élève une habitation sans valeur architecturale que l'on peut prendre comme intermédiaire entre le château et la villa. Par la gauche, nous allons nous diriger vers l'entrée des fameuses ruines.

Avant d'en faire l'exploration, il est bon de rappeler sommairement l'origine, la puissance et la destruction de l'antique abbaye. La légende rapporte qu'aux temps les plus reculés le voisinage de l'endroit où se trouvent les ruines, était l'habitat de prédilection de nombreuses fées. Au cours du v^e et du vi^e siècle, les environs furent occupés par des ermites dits du « Val en Zey » qui s'y établirent, soit dans des grottes soit dans de misérables huttes, pour se reclure dans la solitude et écarter par leur présence cette lèpre de fées maléfiques. La tradition prétend que ces dernières ne purent résister à l'influence de ces conquérants religieux.

En 982, des bénédictins vinrent de la Calabre dans ce pays pour rapporter à la Comtesse Mathilde de Chiny la dépouille mortelle de son époux Arnould de Grandson, premier Comte de Chiny, qui avait été tué dans un combat. Ces religieux étrangers manifestèrent le désir de se reposer pendant quelque temps dans un coin paisible avant de retourner dans leur pays. Le lieu qui leur fut conseillé se trouvait à l'issue de la gorge de Williers et non loin de l'emplacement occupé par les ermites du Val en Zey. L'endroit étant probablement tout à fait à leur convenance, les moines calabrais s'y installèrent définitivement ; en un siècle, ils fertilisèrent complètement le sol aux alentours et y amenèrent par conséquent la prospérité.

L'an 1080, la princesse Mathilde de Toscane que des malheurs avaient accablée, assassinat de son mari à Anvers en 1076, perte de son fils unique noyé dans la Semois, etc., vint, après plusieurs années d'absence, faire une dernière visite à son parent Arnould II, Comte de Chiny. Ce seigneur lui fit les louanges des religieux calabrais et lui conseilla d'aller les voir ; ce qu'elle accepta avec empressement. Mathilde, après avoir admiré l'ordre, la propreté et l'austérité qui régnaient dans le petit monastère, voulut tremper ses mains dans les eaux cristallines d'une source voisine. Malheureusement son anneau s'échappa de ses doigts et disparut dans les remous de la fontaine. Au désespoir de cette perte, car c'était sa bague nuptiale, elle adressa, après avoir vainement sondé les profondeurs de la source, une prière à la Sainte Vierge et elle fit vœu de lui consacrer une église en ce lieu, si elle rentrait en possession de son anneau. A peine Mathilde avait-elle fait cette promesse, que la bague surgit des ondes et lui fut présentée, dit-on, par un poisson. Elle ordonna alors la construction d'une nouvelle église et dota les religieux d'un vaste territoire. Depuis lors, la prospérité du monastère s'accrut progressivement.

De 1110 à 1136, ce furent des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin qui occupèrent l'abbaye. La nouvelle église, due surtout à la munificence d'Othon II, comte de Chiny, fut consacrée en 1124 par Henry, évêque de Verdun.

A partir de 1136 jusqu'en 1793, époque de la plus grande puissance et de la plus grande richesse de l'abbaye, les Bernardins en furent les possesseurs sans interruption. C'est alors aussi que fut construit l'important monastère, remplacé au xviii^e siècle par un

établissement d'une richesse inouïe, qui fut détruit par la force armée peu de temps après son érection. Pour se faire une idée de son opulence, il suffira de dire qu'en 1745 plus de trois cents villes, villages, hameaux et fermes en dépendaient et que son revenu dépassait alors 1,200,000 livres. Les trésors artistiques d'une valeur incalculable que possédait la puissante abbaye étaient en rapport avec cette grande fortune. Toutes ces merveilles furent anéanties dans la tourmente révolutionnaire de 1793.

Le 13 juin de cette année (1793), alors que l'armée française couronnait toutes les hauteurs environnant Orval, un détachement de troupes se fit ouvrir les portes de l'abbaye pour inspecter les valeurs qu'elle contenait. C'était le prélude du pillage et de la destruction qui allaient anéantir ces beaux monuments. La nuit qui suivit l'entrée des soldats dans le monastère, les religieux s'enfuirent par les bois. Pendant une semaine et chaque jour, plus de 600 chariots mis en réquisition dans les villages voisins transportèrent au loin tous les objets d'art de valeur, etc., que renfermaient les immenses bâtiments de l'abbaye. Le vol terminé, le feu et le fer accomplirent à leur tour leur œuvre de destruction. Durant deux jours consécutifs et à quatre reprises différentes les torches incendiaires qui furent lancées dans l'intérieur de l'abbaye ne réussirent pas à entamer la solidité de ses épaisses murailles. Alors le canon se mit de la partie; mais, pas plus que le feu, les boulets ne purent l'endommager sérieusement. Pour anéantir complètement ces chefs-d'œuvre, on alluma, en tous les points, d'énormes bûchers; de chaque dortoir, de chaque salle, de chaque chapelle, s'éleva alors un foyer destructeur. Ainsi furent mises à sac et s'écroulèrent peu à peu

toutes les splendeurs accumulées avec tant de soin par les religieux.

Avant de parcourir ce qui reste des ruines d'Orval, nous croyons devoir citer, ici, textuellement les impressions si vraies et si empoignantes que ressentit Eug. Gens à la vue de ces imposants débris. « Comme les ruines de Villers, celles d'Orval sont de toute part entourées de bois; mais ici, ce sont de véritables forêts, une partie de cette forêt des Ardennes, aussi vieille que l'Europe, dont à peine quelque route tracée a altéré la sauvagerie et primitive physionomie. Aussi, le contraste est-il plus frappant encore qu'à Villers, lorsqu'après avoir traversé pendant plusieurs heures un pays presque désert, coupé de marais, de forêts et de bruyères, vous voyez surgir tout-à-coup devant vous un vaste amoncellement de décombres qui couvrent l'espace d'une ville. Vous sentez quelque chose de l'étonnement qu'éprouve le voyageur en Syrie, quand, au sortir des gorges arides de l'Anti-Liban, il voit surgir devant lui les ruines gigantesques de Balbeck ou de Palmyre » « Au premier coup d'œil, ces débris imposants offrent avec les ruines de Villers une analogie frappante; mais l'impression qu'elles produisent est plus saisissante encore. Leur masse est plus considérable, le site qui les entoure a plus de grandeur, et enfin, leurs murs calcinés par l'incendie, troués par les boulets attestent une destruction plus violente, racontent une chute plus terrible au bout d'une prospérité plus grande ».

Pénétrons maintenant dans l'enceinte des ruines, à l'entrée de laquelle nous trouverons un guide qui nous montrera, en détail, les évoquants débris d'un passé prospère. (La visite coûte un franc par personne.)

Pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les restes de l'abbaye et pour en apprécier l'immensité, nous traverserons la cour d'honneur, celle des Bernardins, puis une troisième cour dite des Novices. Au delà, nous grimperons par un escalier en pierre le mamelon de l'ancien abbatial jusqu'à la chapelle de Montaigu. Là-haut se dresse un vénérable tilleul au tronc noueux, devant lequel s'est développée la grande prospérité du monastère et qui a assisté impassible aux sinistres scènes de sa destruction complète. De ce belvédère on domine le vaste quadrilatère de 22,000 mètres carrés contenant les pans de murs croulants de ce qui fut la puissante abbaye d'Orval. D'ici, nous voyons distinctement son clos de murailles, renforcé autrefois de solides tours, qui suit tous les accidents de terrains et qui englobe les versants en terrasse du joli vallon où gisent les ruines. La sensation de majesté imposante que l'on éprouve de ce coup d'œil vous rend songeur malgré vous et fait revivre en votre esprit le souvenir de ces austères religieux qui vécurent paisiblement en cet endroit solitaire, au milieu des grandes forêts qui les enveloppaient de toute part.

Pour ne pas allonger peu utilement ce chapitre, nous ne nous occuperons pas du détail des différentes parties des ruines, détail qui nous sera donné sur place par le guide ; nous signalerons cependant tout particulièrement à l'attention du touriste les restes de l'antique église N.-D. d'Orval qui fut consacrée en 1124.

Descendons l'escalier que nous avons gravi pour arriver à la chapelle de Montaigu et dirigeons nos pas vers les vestiges de cette église de Notre-Dame dont nous venons de parler. Un admirable débris de ce monument attire immédiatement nos regards par son beau style comme par son élégance architecturale.



Ruines de l'église Saint-Pierre.

C'est un fragment de transept percé d'une triple baie surmontée d'une rose à six lobes qui présente un magnifique spécimen de l'époque de transition du roman à l'ogival. Les faisceaux de colonnes fuselées et à chapiteaux variés qui s'élèvent gracieusement autour de nous attestent encore la pureté et la belle simplicité de style de cet impressionnant ensemble.

Non loin de l'entrée de cette église, on vous montrera la source limpide comme le cristal dite fontaine « Mathilde », qui s'échappe d'un petit bassin circulaire. D'après la tradition ce serait dans ce bassin que la princesse Mathilde de Toscane perdit et retrouva si providentiellement son anneau nuptial, ainsi que cela a été rapporté précédemment.

Certains auteurs pensent cependant que la vraie fontaine Mathilde se trouvait près de l'entrée de l'abbaye, non loin d'une tour ronde et massive connue sous les noms de « tour du Braconnier » ou « des Bénédictins » qui est encore debout.

Vous passerez ensuite par les nouveaux bâtiments — ou plutôt les constructions les moins anciennes — tels que le quartier abbatial, les cloîtres, etc., dont les solides pans de murs, percés de fenêtres, se dressent majestueusement au milieu des débris environnants. Vous foulerez de vos pieds l'emplacement de l'église aux proportions colossales, dédiée à saint Bernard, qui fut érigée en 1768 et rasée complètement peu de temps après, par les révolutionnaires ; nous l'avons dit plus haut. C'est le célèbre architecte Dewez, auteur de tant de superbes monuments, qui traça les plans de ce temple d'une si grande richesse et dont la destinée était de disparaître bientôt par une destruction violente.

Voici une courte description de ce monument telle

que la donne Jean d'Ardenne : « L'église commencée en 1768 était achevée en 1776. Le portail se composait d'un péristyle de quatre colonnes corinthiennes, avec entablement et fronton triangulaire portant, aux angles, les groupes des évangélistes; entre les colonnes



Ruine du Cloître des Bernardins.

de chaque côté de l'entrée, des niches renfermant les statues colossales de saint Pierre et saint Paul.

L'église très vaste, d'une richesse inouïe, à trois nefs, à abside ronde, était supportée par d'énormes colonnes de marbre rouge, cannelées, à chapiteaux corinthiens dont on retrouve des fragments parmi les

ruines. L'ensemble était du style de la Renaissance italienne. Les moines avaient fait venir les artistes étrangers les plus en renom. L'habile décorateur Santino Antonelli de Côme fut chargé d'exécuter tous les ornements et arabesques en plâtre des murs et du plafond. »

Nous irons voir également les fameuses caves, une des merveilles du genre, qui s'étendent sous les nou-



Les caves de l'ancienne abbaye d'Orval.

veaux bâtiments érigés par les bernardins. Elles constituent une des parties les mieux conservées des ruines. D'après leur nombre et leurs vastes dimensions elles durent servir, sans aucun doute, surtout d'entrepôts aux produits des nombreuses fermes qui dépendaient de l'abbaye. Ces immenses souterrains construits en pierre, à voûtes d'arêtes soutenues par des piliers massifs, s'allongent sur trois côtés d'un quadrilatère formant ensemble un développement

d'environ 180 mètres. L'accès en est facile, malgré l'obscurité qui y règne souvent avec assez d'intensité. Un second étage de caves existait autrefois en dessous; mais, actuellement, elles sont à peu près comblées ou inaccessibles à cause de leur envahissement par les eaux.

Lorsque nous aurons parcouru, dans tous ses détails, l'immense champ de dévastation de l'abbaye jadis si prospère, nous continuerons notre excursion vers le village de Villers-devant-Orval, situé au sud des ruines et à une demi-heure de marche.

Dans ce but, nous revenons sur nos pas jusqu'au petit château d'Orval mentionné précédemment et qui, de même que les ruines, est actuellement la propriété de M. Ed. Wauters de Liège. Un peu au delà se montrent des bâtiments d'anciennes forges et à deux pas plus loin nous arrivons au confluent du ruisseau de Williers avec celui, plus important, de la Marche formant limite-frontière entre la Belgique et la France. Les environs sont empreints d'un intéressant caractère rustique où la solitude reposante enveloppe des sites gracieux et riants.

Nous descendrons le ruisseau de la Marche par une belle grand-route et nous verrons, là où il se tortille capricieusement, de verdoyantes prairies qui s'étendent au loin. Les versants, assez écartés en cet endroit, sont couverts de bois, sauf dans la partie française qui avoisine Villers-devant-Orval.

Ce village que nous ne tardons pas à atteindre s'offre à nos yeux sous un aspect qui ne manque pas de pittoresque. Il se signale surtout à l'attention par le nombre relativement considérable de ses habitations datant d'un peu plus d'un siècle et qui en portent le cachet. C'était vers cette époque, c'est-à-dire vers la

fin du XVIII^e siècle, que la florissante abbaye d'Orval atteignit l'apogée de sa puissance comme sa plus grande richesse. On s'explique facilement que cette prospérité dût amener au village le plus proche un surcroît d'habitants, d'où ces maisons, en assez grand nombre, dont l'origine remonte à la même époque.

Au centre de l'agglomération existe une curiosité qui mérite une mention spéciale; elle nous est indiquée par une pancarte placée sur le mur d'une maison et portant l'inscription suivante : « Cimetière franc. Entrée un franc par personne ». Sous un hangar en bois, construit au milieu d'une prairie à pente douce, on pourra voir treize tombes franques qui ont été reconnues et fouillées par les soins de la société d'Archéologie de Bruxelles. Les squelettes sont restés en place exactement dans leurs positions primitives tels qu'ils ont été trouvés. Ces tombes ont été découvertes par hasard par un habitant de l'endroit, M. J.-P. Heren, qui avait fait creuser des trous dans ce terrain pour y planter des arbres.

Les objets qui furent recueillis auprès de ces squelettes sont des vases en terre et en verre, de petits couteaux, deux scramasaxes et divers bijoux ou ustensiles. Ce cimetière, caractérisé par l'absence d'armes, fait supposer qu'il fut le lieu de repos d'une peuplade ayant perdu ses mœurs guerrières, datant probablement alors du VI^e ou VII^e siècle. Ces intéressantes fouilles seront continuées sous peu par la société d'Archéologie de Bruxelles.

Revenu aux forges d'Orval, nous remontons la grand-route d'Aubange, pour regagner Florenville. Cette voie, qui domine bientôt les fonds parcourus par le ruisseau de Williers, s'engage à mi-côte dans les grandes forêts d'Orval et de Watinsart. Charmante

promenade montrant, par des échappées de vue entre le feuillage, des montagnes richement boisées aussi loin que porte le regard.

Au sortir de cette fraîche verdure, on atteint le plateau non loin de la brasserie des Hayons, située au bord de la route. Une demi-heure après, nous sommes de retour à Florenville.

EDMOND RAHIR.

LA SEMOIS

PITTORESQUE.

UNE CARTE.
55 Photographies.



J LEBÈGUE & C^{IE} ÉDITEURS
BRUXELLES.

Edmond RAHIR

L A

SEMOIS PITTORESQUE

AVEC

1 CARTE ET 55 PHOTOGRAPHIES

BRUXELLES

ÉDITEURS J. LEBÈGUE & C^{ie}

46, rue de la Madeleine, 46

1902

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Promenades dans les vallées de l'Amblève et de l'Ourthe. —

1 vol. in-8° de 216 pp., avec une carte en couleur au 40.000° et 45 photographies. Bruxelles 1899. J. Lebègue et C^{ie}. Fr. 3.50

Le Pays de la Meuse, de Namur à Dinant et Hastière. —

1 vol. in-8° de 258 pp., avec 58 photographies et une carte en couleur au 40.000°. Bruxelles 1900. J. Lebègue et C^{ie}. Fr. 3.50

La Lesse ou le Pays des Grottes. — 1 vol. in-8° de 258 pp.,

avec 57 photographies, un plan et une carte en couleur au 40.000°. Bruxelles 1901. J. Lebègue et C^{ie}. . . . Fr. 3.50

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — LA SEMOIS PITTORESQUE. — Coup d'œil d'ensemble sur la vallée de la Semois	1
II. — Florenville et ses environs. — Chiny. — Descente en barque de Chiny à Lacuisine. — La Semois aux Forges Roussel. — Chassepierre, Sainte-Cécile, Muno, Izel	25
III. — De Florenville aux ruines de l'Abbaye d'Orval. — Les ruines d'Orval. — Villers-devant-Orval et son cimetière franc.	45
IV. — Herbeumont, son château fort et ses alentours. — Ruines de Conques. — La Semois en amont d'Herbeumont. — Le vallon de l'Autrogne	61
V. — En aval d'Herbeumont. — Les ardoisières. — Mortchan. — Cugnon. — La grotte de Saint-Remacle	85
VI. — D'Herbeumont à Dohan. — Dohan et ses environs. — Le vallon des Alleines. — Le domaine des Amerois	101
VII. — De Dohan à Bouillon. — Le vicinal de Bouillon. — Le château fort	123
VIII. — Monuments et curiosités de Bouillon. — La Semois en aval de Bouillon. — Le Grand Ruisseau. — Botassart	139
IX. — De Bouillon à Corbion. — Itinéraires de Bouillon à Rochehaut. — Le site de Rochehaut. — Frahan. — Promenades aux environs. — Poupehan	159

X. — De Rochehaut à Alle. — Promenades autour d'Alle. — Cornimont. — Gros-Fays. — De Alle à Vresse. — Les Chairières	179
XI. — Vresse. — Les vallons de Petit-Fays, de Bellefontaine, d'Orchimont et de Nafrature. — L'ancien château d'Orchimont	193
XII. — Laforêt. — Le ravin de Rebay. — La crête des Chairières. — De Vresse à Membre par les hauteurs. — Membre. — La Roche à Chevanne. — La Membrette. — Sugny	213
XIII. — Bohan et ses environs. — Le rocher N. D. de la Semois. — Le Trou de l'homme sauvage. — La Table des fées. — Le Châtelet. — Le ruisseau de Bohan	229
XIV. — <i>La Semois française</i> . Les Hautes Rivières. — Ruines de Linchamps. — Nohan. — Thilay. — Tournavaux. — Le torrent du Fad. — Confluent de la Semois et de la Meuse.	243

